

PIERRE VARÈNE

L'homme à la barbe



BeQ

Pierre Varène

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-019

L'homme à la barbe

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 681 : version 1.0

L'homme à la barbe

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

I

Soirée néfaste

Il y avait foule de personnalités, ce soir-là, chez le promoteur Félix Polock.

Tout le monde, à Montréal, et même en dehors, se rappelle ce célèbre étranger qui a tant fait parler de lui dans le monde du sport.

Quelques années seulement après son installation dans la Métropole, il avait signé quantité de pugilistes et de lutteurs importants qui devaient lui rapporter des bénéfices considérables.

Ce soir-là il avait invité une cinquantaine de personnes à sa spacieuse résidence dans la Montagne.

Son fameux lutteur indien, Barzo, venait de remporter le championnat du monde et il avait

voulu célébrer l'événement comme il convenait.

Dans un angle du grand salon, Marthe Bouché et Benoît Augé, regardaient arriver, puis évoluer les gens en se passant leurs propres réflexions.

– Je suis toujours surprise, disait la jeune fille, de voir autant de personnages importants chez Polock.

– Quoi ? Tu ne penses pas que les gens aiment à venir chez lui ?

– Voyons, tu sais bien ce que je veux dire, va ! Il y a des gens ici qui voudraient se voir bien loin...

– Pourquoi viennent-ils d'abord ?

– C'est ce que je me demande... À moins qu'ils ne soient forcés...

– C'est bien possible.

– Polock n'est pas seulement un promoteur de sport...

– Tu crois aux rumeurs sur son compte... ?

– Tout le monde en parle... Alors...

– Je suis de ton avis, Marthe. Il y a du

chantage là-dessous.

– Polock les force d'assister à ses fêtes. Il est très vaniteux et veut pouvoir proclamer que tel ou tel membre de la Société Montréalaise fréquente sa maison.

– Il n'est pas aussi souvent invité cependant.

– Mais il va pourtant dans bien des maisons.

– Les gens qui se voient ainsi forcés de le côtoyer ne doivent pas aimer cela autant que lui.

– Ce n'est pas drôle quand même.

– On dit qu'il a la main haute sur tellement de gens qu'il est un genre de petit empereur.

– Et cela non seulement parmi les membres de la Société. La plupart de ses pugilistes et de ses lutteurs sont dans le même cas.

– C'est pour cela qu'ils a réussi à les lier aussi rapidement.

– Il doit ainsi faire des sommes considérables. Tu prends le combat de ce soir par exemple, il a dû réaliser des dizaines de milliers.

– Mais tout de même pas assez pour lui

permettre de mener le train de vie qu'il fait.

- Il a encore d'autre ressource...
- Faire payer des gens pour ne pas dévoiler leurs secrets ?
- Justement.
- Ce doit être horrible que de se trouver dans cette situation... ?
- Je ne voudrais pas être au nombre de ses victimes.
- Ni moi non plus.

Les deux jeunes gens gardèrent le silence pendant qu'ils continuaient à regarder ce qui se passait autour d'eux.

On voyait que les figures de la plupart des gens respiraient une certaine contrainte.

Combien d'entre eux auraient voulu se voir à des milles de distances ?

Mais comment ce type avait-il pu devenir aussi puissant ?

Ce que venait de dire Marthe et Benoît était vrai jusque dans les moindres détails.

On ne parlait à Montréal, dans ce temps-là, que de l'espèce d'oppression qu'exerçait Félix Polock.

Comment était-il parvenu ainsi à se procurer tous les renseignements qu'il possédait sur autant de personnes, c'était encore un mystère.

Mais il n'y avait pas de doute là-dessus.

Il pouvait faire chanter une grande quantité de gens.

On le savait.

On en parlait.

Mais personne encore ne s'était rebellé.

Polock souriait à ses invités qui le regardaient pour la plupart comme un tyran, et cela ne lui faisait rien.

Il obtenait par la force des circonstances, ce qu'il n'aurait pu rêver de conquérir par son mérite.

Quand il serrait une main, l'autre lui faisait une belle façon mais dans son for intérieur, il devait lui souhaiter la mort.

Et il en était de même pour quantité de jeunes femmes. Peut-être même y en avait-il plus que des hommes.

— Un bon jour, disait Marthe, il lui arrivera malheur...

— J'ai bien peur que cela ne lui arrive en effet.

— Je ne lui souhaite pas de mal, mais si tout ce qu'on dit de lui est vrai, il ne mérite pas de vivre.

— Dans le fond, ma petite, ce n'est pas de nos affaires.

— C'est vrai que notre mission, ce soir, porte sur quelque chose de différent.

Deux des principaux assistants de cet homme légendaire qu'on appelait le Domino Noir, avaient été délégués par le célèbre ennemi du crime pour essayer d'obtenir des renseignements sur les combats qu'organisait un autre promoteur dans le domaine du sport, John Clay.

Clay était le gérant de trois autres vainqueurs de la soirée de lutte qui venait de se terminer.

On le soupçonnait en plus d'arranger les combats et de contrôler les paris clandestins à

Montréal.

C'était tout un personnage dans le monde sportif.

Il n'était pas très populaire parmi les véritables sportifs, mais on disait qu'il avait la main longue et forçait d'autres gérants à entrer dans ses combines.

Le mal qu'on disait de lui ne reposait cependant que sur des rumeurs et la police n'avait pas encore été capable de faire quoique ce fût contre lui.

Le Domino Noir, qui était toujours à l'afflux de crimes impunis, avait jugé qu'il y avait quelque chose de louche dans les agissements et dans les succès de Clay et avait décidé d'ouvrir l'œil.

Tout le monde sait aujourd'hui que ce jeune millionnaire du nom de Simon Antoine, qu'on rencontre à la Bourse ou dans les salons les plus exclusifs de la Ville, est le plus grand ennemi des criminels, qu'il a juré de pourchasser toute sa vie, sous le déguisement du Domino Noir.

Immensément riche, il habite le dernier étage d'un gratte-ciel de la rue Saint-Jacques, qu'il a fait aménager en appartement confortable, et c'est de là qu'il dirige ses campagnes et mène ces attaques contre les criminels les plus habiles.

Il avait d'abord entendu parler de John Clay, puis s'était mis à ses trousses.

Aujourd'hui il était convaincu que ce dernier n'était pas honnête, qu'il était même une nuisance pour le monde sportif, ainsi que pour la société.

Arrivé à cette conclusion, il avait décidé de mettre à jour la fourberie du type et s'organisait donc en conséquence.

La première chose à faire était de connaître à fond ses agissements

Tout en travaillant lui-même sur le cas, il avait délégué Marthe Bouché et Benoît Augé.

Ceux-ci avaient assisté au combat de lutte de ce soir et c'étaient arrangés pour se faire inviter par le confrère de Clay, Félix Polock.

Ils ne s'étaient pas encore mêlés beaucoup aux

autres invités et passaient des remarques entre eux, quand l'événement se produisit.

Ce fut d'abord un long cri de frayeur, poussé par une femme.

— Je me demande qui ce peut bien être ? dit Marthe.

— Quelqu'un qui est habitué à crier sans aucun doute.

— Ce n'est pas le temps de rire, Benoît. Il y a certainement quelque chose de grave qui se passe.

— Tu as raison. Reste près de la porte du salon. Tu vas ainsi voir si quelqu'un tente de sortir, tandis que je vais monter au deuxième, d'où le cri semble provenir.

C'était du deuxième en effet.

Benoît Augé n'était pas au milieu de l'escalier qu'il voyait une jeune fille sortir d'une pièce tandis que trois autres hommes se précipitaient à sa rencontre.

La pièce stratégique était la bibliothèque de Félix Polock.

Il gisait étendu sur le plancher, une longue dague dans le cœur.

Son plastron blanc était maintenant couvert de sang et il était sans mouvement.

Benoît Augé s'approcha le premier de Polock et porta la main à son poignet.

Il ne fut pas long à constater que l'autre était réellement mort et qu'il n'y avait plus rien à faire.

Il descendit donc aussitôt pour parler à sa compagne.

– C'est Polock lui-même... dit-il.

– Il est mort, je suppose ?

– Justement. Un poignard dans le cœur.

– Penses-tu que c'est la jeune fille qui sortait de la pièce en criant... ?

– Non. Car il est certainement mort depuis quelques minutes.

– Tu parles d'un événement !

– Il va y avoir tout un soulagement lorsque cette nouvelle deviendra publique.

- Tu n’as pas d’idée qui ce peut être ?
- Certainement une de ses victimes.
- Mais laquelle ?
- Là est le point.
- Nous devrions avertir le Domino Noir. Je crois que cela l’intéressera.
- Entendu.

Benoît Augé s’éloigna vers le fond du passage où il y avait un téléphone à l’écart.

Il signala aussitôt le numéro privé de Simon Antoine et après s’être identifié, raconta la découverte qu’il venait de faire.

– Je vais m’y rendre dans quelques minutes, reprit le jeune millionnaire. Dans la confusion, je pourrai toujours me glisser en dedans sans que cela paraisse.

- Aucune instruction en attendant ?
- Tâche de savoir qui sort de la maison.
- Marthe surveille attentivement la porte.
- Sais-tu si quelqu’un a appelé la police ?

– Je crois que oui.

– Attends-moi. Ce ne sera pas long.

II

Raoul Riva, l'Invisible

Simon Antoine plaça sa routière le long du trottoir, non loin de la propriété de Polock, et il songeait au moyen d'entrer dans la maison sans se faire remarquer, quand le directeur de la Sûreté le salua.

— D'où venez-vous donc, Simon ? demanda ce dernier.

— Je viens de faire un bout de veillée chez des amis non loin d'ici et je prenais l'air en attendant de rentrer chez moi.

— Êtes-vous au courant de ce qui vient de se passer chez Polock ?

— Non. Quoi donc ?...

— Vous devriez m'accompagner si vous n'êtes pas trop pressé. Polock vient d'être assassiné, à

ce qu'on dit...

Simon Antoine qui venait de trouver un moyen de pénétrer sur la scène des événements, feignit l'ignorance et laissa croire à son ami qu'il se laissait entraîner où il avait choisi d'aller lui-même.

— Pas possible ! s'exclama-t-il. Quand cela donc ?

— Il y a quelques minutes à peine. J'étais au Club et mon sous-directeur m'a téléphoné la nouvelle. J'ai cru devoir venir moi-même, car il y a un grand concours de notabilités chez Polock, ce soir, et je m'imagine que l'enquête va être délicate à diriger.

— Sans compter que quantité de personnes vont maintenant respirer à l'aise...

— Vous voulez parler des rumeurs qui couraient sur le compte de Polock ?

— Je me demande si ce ne sont que des rumeurs...

— Il est possible qu'il ait été un maître-chanteur, comme on l'en accusait, mais je dois

avouer que nous n'avons jamais pu rien prouver contre lui.

— Je suppose que vous n'avez pas eu grande assistance de la part de ses victimes ?

— C'est toujours ce qui arrive en pareil cas. J'ai entendu nommer des personnes qu'il était supposé pressurer, mais quand je m'adressais à elles, elles m'affirmaient que Polock était simplement un ami intime et me témoignaient même de l'animosité pour les soupçons que je paraissais nourrir à l'égard de ce Polock.

Ils étaient maintenant arrivés à l'escalier de pierre qui conduisait au hall d'entrée.

Quelques constables, sous les ordres d'un lieutenant, assuraient la garde des sorties, tandis que les experts du laboratoire médico-légal faisaient les constatations d'usage.

Simon Antoine trouva le moyen de s'écartier du Chef de la Sûreté pour aller trouver Benoît Augé.

— Rien de spécial ? demanda-t-il à voix basse.

— Pas que je sache.

– Personne n'est sorti ?

– Non. Pas en avant du moins. Mais je sais qu'il y a une porte que le personnel de la maison emploie et celle-là malheureusement n'a pas été surveillée. Marthe se tenait en avant, tandis que j'écoutais les réflexions et regardais autour de moi.

– Très bien. As-tu des soupçons ?

– Rien de précis. Vous comprenez qu'à peu près tout le monde désirait la mort de Polock. Aussi ce peut être un parmi quarante au moins.

– On va voir.

– Avez-vous des instructions spéciales ?

– Reste aux alentours avec Marthe et écoutez. Pour ma part je vais rejoindre le Directeur de la Sûreté. Pour le moment je crois que c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Justement à ce moment, le directeur appelait Simon Antoine.

– Seriez-vous intéressé à assister à la prise des empreintes digitales ?

- Vous ne voulez pas dire que vous allez faire cela sur toutes les personnes présentes ici ?
- Oui.
- Mais il y a des personnalités qui vont se rebiffer...
- Elles devront se soumettre quand même.
- Je suppose que vous avez des raisons ?
- Il y a trois traces de doigts ensanglantés sur la table, non loin du cadavre.
- Très intéressant !
- Je crois bien que le meurtrier ne sera pas difficile à trouver en l'occurrence.
- Je vous le souhaite.
- Vous avez l'air d'en douter ?
- Non pas. Dans tous les cas, si quelque chose tarde à s'éclaircir, vous n'aurez qu'à appeler le Domino Noir à la rescousse.
- Croyez-vous à son existence, vous, Antoine ?
- Pourquoi me demandez-vous cela ?

– Je sais que vous êtes un homme sérieux. C'est pour cela. Quant à moi je vous avoue sérieusement que j'y crois ferme comme fer.

– Je partage votre opinion, Chef.

– Il ne faudrait probablement pas exposer ces idées en public, car nous passerions pour des hallucinés auprès de bien des gens.

Enfin cela ne fait pas de mal que de croire...

– Au contraire. Je suis certain que ce fameux inconnu m'a aidé à résoudre quantité de cas très graves, qui seraient restés obscurs, sans lui.

– Je vous crois.

– Bien des gens cependant s'accordent à dire que c'est un mythe.

– Moi, je laisse parler les gens.

Le Directeur de la Sûreté naturellement ignorait tout de la double personnalité de Simon Antoine.

Il était lié depuis longtemps avec le jeune homme qu'il rencontrait souvent au Club Saint-Denis et devant l'intérêt que le jeune millionnaire

portait aux aventures policières, il en était venu à le prendre comme confident.

Cela faisait l'affaire de Simon Antoine, qui n'avait qu'à se montrer sur le chemin de son ami pour se faire inviter sur la scène d'un crime ou obtenir des renseignements précieux pour la mission qu'il s'était donnée.

C'est ainsi qu'il venait d'être invité à assister aux interrogatoires des personnes chez Polock, ainsi qu'à la prise des empreintes digitales.

Tout le monde y passa, sans trop récriminer.

On aurait dit qu'il y avait une certaine détente dans l'atmosphère.

Chacun paraissait plus léger et on ne pensait pas à trouver quelque chose à redire sur les procédés de la police.

Personne ne savait grand-chose cependant.

Myra Landry, une chanteuse à la Radio, qui avait découvert le cadavre, était entrée dans la bibliothèque au moment où il n'y avait personne, sauf le maître de la maison.

— Excusez mon indiscretion, mademoiselle

Landry, disait le Chef galamment, mais je suis obligé de vous demander si le fait de relancer monsieur Polock dans la bibliothèque, était une improvisation de votre part ou si vous étiez attendue ?

— J'étais attendue, monsieur.

— Est-ce lui qui vous avait invitée là ?

— Non. J'avais à le voir.

Et en disant cela elle avait rougi quelque peu, de sorte qu'on pouvait comprendre que le sinistre maître-chanteur devait avoir quelque chose contre elle.

— J'avais besoin de le voir, disait-elle et lui avait manifesté son intention d'un entretien particulier.

— Longtemps avant le moment où vous avez pénétré dans la bibliothèque ?

— Environ une demi-heure avant. Je lui avais demandé pour le voir tout de suite, mais il m'avait répondu qu'il attendait quelqu'un d'autre et m'avait dit de passer une demi-heure plus tard.

— Et combien s'est-il écoulé de temps entre

cela ?

– Une demi-heure exactement. J'avais regardé ma montre et attendais avec anxiété le moment de lui parler.

– Avez-vous vu qui vous avait précédé dans la bibliothèque ?

– Non. Il n'y avait personne quand je suis arrivée. J'ai d'abord frappé à la porte et n'entendant pas de réponse, croyant qu'il était sorti pour une minute, j'avais décidé d'attendre en dedans. J'ai poussé la porte, puis suis entrée. C'est presqu'aussitôt que j'ai aperçu le corps, sur le plancher.

– Vous êtes bien certaine de n'avoir vu personne dans les environs ?

– Absolument. La première personne que j'ai vu arriver a été monsieur Clément Desrochers, puis ensuite ce fut Bruce Sloan.

– Le chanteur d'opérette ?

– Justement.

Clément Desrochers paraissait de la meilleure humeur, malgré le tragique de la situation.

— Où étiez-vous, demanda le Directeur de la Sûreté, quand vous avez entendu le cri de mademoiselle Landry ?

— Je sortais de la chambre de bain.

— Avez-vous vu quelqu'un sortir de la bibliothèque, soit avant d'entrer, soit en sortant ?

— Personne. Le premier que je rencontrais alors fut Bruce Sloan qui descendait du troisième.

— Était-il seul ?

— Oui.

— Vous ne savez pas ce qu'il faisait là-haut ?

— Je sais qu'il y a une salle de billard. Je me demande s'il ne jouait pas une partie.

— Avez-vous vu d'autres personnes descendre après lui ?

— Non. Aucune.

Bruce Sloan fut appelé.

Il posa les doigts où on lui indiquait, sur l'encre et sur la feuille de papier, puis resta auprès du Chef pour répondre à ses questions.

– Si je comprends bien, dit alors celui-ci, vous descendiez du troisième lorsque vous avez entendu le cri de M^{lle} Landry ?

– C'est justement pour cela que j'ai couru dans la bibliothèque à la suite de monsieur Desrochers.

– Puis-je vous demander d'où vous veniez ?

– De la salle de billard.

– Étiez-vous seul là ?

– Je venais de jouer une partie avec un certain monsieur Riva.

– Qui est ce monsieur Riva ?

– J'ai fait sa rencontre ce soir seulement. Je sais que son nom de baptême est Raoul et qu'il a des affaires avec monsieur Polock, mais j'ignore quoique ce soit de plus sur son compte.

– Où est-il dans le moment ?

– Je me le demande. Je ne le vois pas ici.

– Il ne peut tout de même pas être resté en haut.

– C'est possible. Je vais aller voir.

Le Directeur l'aprouva et l'autre partit aussitôt.

On questionna une autre personne pendant ce temps-là et quand le Directeur eut fini, il leva les yeux pour apercevoir un grand jeune homme à côté de lui, qui portait une barbe aussi blonde que ses cheveux.

L'arrivant avait l'air jeune et cette barbe surprenait au premier abord.

Il demanda cependant froidement :

– Vous m'avez fait demander, monsieur le Directeur ?

– Vous êtes monsieur Raoul Riva ?

– Oui, monsieur.

– D'où venez-vous actuellement ?

– De la salle de billard.

– Que faisiez-vous là ?

– Je jouais.

– Seul ?

– Oui.

– Étonnant... ?

– Vous savez, je n'aime pas danser, ni le bruit. Quand monsieur Sloan m'a quitté pour descendre au salon, je suis donc resté seul à pratiquer.

– Mais le cri de Mademoiselle Landry a dû attirer votre attention ?

– Pas du tout ! Je n'ai rien entendu. C'est même depuis un moment seulement que j'ai appris la mort de monsieur Polock.

Le Directeur de la Sûreté garda le silence un moment, se demandant comment le cri de Mlle Landry, qu'on avait rapporté comme perçant, n'avait pas attiré l'attention du joueur de là-haut.

Ce fut un serviteur de la maison qui se tenait à la disposition du Chef qui expliqua :

– On n'entend rien en haut, parce que la salle est à l'épreuve du bruit.

Le Directeur cependant regardait son homme avec attention.

Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de rencontrer un jeune homme aussi barbu, avec des airs aussi étrange.

Il demanda donc encore :

– Vous connaissiez bien monsieur Polock ?

– Depuis trois jours seulement.

– Puis-je vous demander à quelle occasion vous aviez fait sa connaissance ?

– Je suis le directeur d'une ligue de hockey américaine et monsieur Polock m'avait invité à venir le voir pour discuter d'organisation de parties à Montréal, à l'Aréna Mont-Royal.

– Comme ça, monsieur Polock ne vous connaissait pas quand il vous a fait demander ?

– Pas du tout ! C'est même en tant que directeur de la Ligue qu'il m'avait écrit. Il ne savait pas mon nom dans le temps.

Apercevant les préparatifs pour prendre les empreintes digitales, Raoul Riva demanda en riant :

– Je suppose que je dois faire comme les autres... ?

Il attendit même pas la réponse et, devançant l'expert qui allait lui appliquer les doigts sur le

tampon humide, il appuya ses doigts fortement.

Ils étaient saturés d'encre quand il les retira.

Aussi sortit-il son mouchoir pour en enlever l'excès, en disant :

– C'est la première fois. Excusez-moi.

Personne ne dit un mot. L'opération se continua, puis le jeune inconnu se retira.

Il restait encore quelques personnes qui n'avaient pas été interrogées et le Directeur procéda à cette occupation, pendant que les gens parlaient à mi-voix, rassemblés par petits groupes.

À mesure qu'on avait pris l'empreinte de quelqu'un, la feuille était passée à un expert du bureau d'identification qui la comparait aux trois marques qu'on possédait déjà dans la bibliothèque.

Le Directeur n'avait pas terminé encore son enquête que le policier chargé de faire les comparaisons avec les trois doigts sanglants, s'approcha pour lui confier :

– J'ai trouvé, monsieur le Directeur...

— Que voulez-vous dire ? Des empreintes correspondantes ?

— Exactement.

Le Directeur emmena son homme dans un coin de la pièce, tout en faisant signe à Simon Antoine de les suivre.

— Qui est-ce ? demanda-t-il alors anxieusement ?

— Le nom sur la carte est Raoul Riva.

Le Directeur regarda son ami Antoine, puis déclara :

— Il me semblait aussi que sa binette ne me revenait pas.

— La barbe ! fit Antoine en riant.

Mais le Directeur ne riait plus.

Il appela aussitôt un constable pour lui intimer l'ordre d'aller chercher le jeune barbu.

Il n'était pas dans le salon et le policier monta donc à la salle de billard.

Il n'y avait personne là cependant.

L'alarme fut aussitôt donnée.

Cependant malgré des recherches actives on dut bientôt admettre que Raoul Riva ne se trouvait pas dans la maison.

Un constable avait toujours été en faction devant la porte de sortie, mais celui-ci affirma qu'il n'avait vu personne dans les environs, surtout aucun homme portant toute sa barbe.

Il y avait deux autres hommes dans la cuisine qui n'avaient rien vu, eux non plus.

On fit le tour des fenêtres.

Elles étaient toutes fermées de l'intérieur, car il faisait assez froid.

Deux hommes envoyés inspecter les alentours de la maison, revinrent également bredouille.

Ils n'avaient découvert aucune trace et étaient en plus persuadés que personne n'avait pu sortir par les fenêtres, ni par la porte de derrière, car il était tombé une neige légère depuis le commencement de la soirée et les traces de pas n'auraient pas manqué de se voir sur cette neige.

Le Directeur commençait à faire du mauvais

sang.

Il compta lui-même les personnes présentes, puis les feuilles d'empreintes digitales.

Il y avait une feuille de plus.

Et c'était celle de Raoul Riva.

Se tournant vers son ami Antoine, il lui demanda :

– Qu'en pensez-vous ?

– Je ne comprends pas très bien ce qui se passe. Il faudrait que le type soit ici, s'il est réellement venu ce soir.

– Que voulez-vous dire par là ? Il n'y a pas de doute qu'il soit venu, puisque nous avons ses empreintes et qu'elles ne correspondent à nulle autre.

– À moins qu'il n'ait donné l'illusion qu'il était ici seulement

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

– C'était une réflexion seulement. Cela n'aide pas, je le sais.

On fit encore des perquisitions complètes et on ne trouva absolument rien.

En désespoir de cause, le Directeur renvoya ses gens et resta quelque temps encore dans la maison pour chercher.

III

Enlèvement

Le lendemain matin, Simon Antoine était encore au lit quand Benoît Augé l'appela d'urgence.

— Qu'y a-t-il ? demanda le Domino Noir. Ne me dis pas que tu as retracé Raoul Riva ?

— Oui, où plutôt c'est lui qui a communiqué avec moi.

— Tiens, intéressant !

— Pas tant que cela. Vous n'avez eu de nouvelles de Marthe ?

La voix du Domino Noir devint aussitôt grave pour demander :

— Qu'y a-t-il ? Est-elle en danger ?

— Elle a disparu.

– Quand cela ?

– J'ai été la reconduire chez elle, hier soir, après être sorti de chez Polock, mais elle n'est pas à son appartement et on ne sait rien à son sujet.

– Et tu relies cela à Riva ?

– Je viens de recevoir un mot de lui.

– Conte-moi ça au plus vite.

– Il dit qu'il la détient et qu'il veut que vous alliez le rencontrer ce soir, si non il la martyrisera...

– Comme ça, elle est en sûreté jusqu'à ce soir. Viens donc tout de suite me voir. Nous allons discuter de la situation et n'oublie pas d'apporter ta lettre.

– Je cours immédiatement.

*

Quand les deux hommes furent installés confortablement dans le grand vivoir de Simon

Antoine celui-ci questionna :

– Commençons par le commencement, veux-tu ? Quelle est la première nouvelle que tu as eue du bandit fameux ?

– J'ai reçu une lettre ce matin au journal. Plutôt la lettre m'attendait quand je suis arrivé à mon ouvrage.

– Qui l'avait apportée ?

– C'est un petit garçon. Mais j'ai eu beau m'informer, il m'a été impossible de le retracer.

– Probablement un petit bonhomme d'un autre quartier à qui on aurait donné \$1.00. pour aller faire le message, sans qu'il sache rien lui-même si ce n'est qu'un monsieur lui a remis la lettre. Elle est adressée à toi... ?

– Oui, tenez, la voici.

Le Domino Noir lut alors la longue missive.

« Benoît Augé,
Journaliste au « Midi »,
Montréal.

Monsieur,

Je sais que vous avez des relations avec un certain type qui se fait appeler le Domino Noir.

Je ne connais pas encore l'identité exacte de cette nuisance, mais j'ai des soupçons qui ne doivent pas être loin de la réalité.

Je sais également que la jeune fille qui était avec vous hier soir, chez Polock, est une autre collaboratrice du Domino Noir.

Vous allez être peut-être surpris de mes renseignements. Cela ne me fait rien de vous expliquer comment j'en suis arrivé à cette conclusion.

Vous-même et surtout votre compagne, depuis quelques jours, questionnez passablement trop directement au sujet de certaines organisations sportives.

Vous êtes à faire une enquête afin de trouver ce que la police n'a pu trouvé encore.

La police ne me fait pas peur, mais je suis assez fin pour savoir que votre Domino Noir est beaucoup plus intelligent que la Police.

D'un autre côté, je sais que ces questions et cette enquête ne sont pas ordonnées par votre journal. J'ai donc déduit après avoir lu vos articles précédents sur les affaires mystérieuses que le Domino Noir avait éclaircies, que vous êtes ni plus ni moins que son bras droit.

La jeune fille est dans le même cas.

Je sais que vous n'étiez pas chez Polock, hier soir, pour les mêmes raisons que les autres personnes présentes.

Il fallait donc que ce fut par curiosité mal placée.

Vous allez certainement réaliser que je suis plus intelligent que les gens qui tombent ordinairement dans les pattes du Domino Noir.

La grande erreur de tous ces types-là, c'est qu'ils mésestiment leur ennemi.

Tant pis pour eux. Cela nous débarrasse de petits dérangements qui gâtent les organisations solides comme la mienne.

Si je vous dis toutes ces choses, ce n'est pas pour faire des phrases.

J'aurais pu en venir à ma conclusion tout de suite et vous faire le message que j'ai dans la tête sans préambule.

Je veux que vous considérez bien la situation et que par la teneur de cette lettre votre Domino comprenne toute la gravité de la situation.

Je détiens actuellement Mademoiselle Marthe Bouché, à laquelle vous et le Domino êtes attachés.

Je veux que le Domino vienne me rencontrer ce soir à huit heures à l'endroit que je lui indiquerai par téléphone.

Qu'il m'appelle vers les six heures à PL. 1234 afin de recevoir ses dernières instructions.

Rien ne sert de chercher où se trouve ce téléphone. C'est une cabine publique et ce n'est pas moi qui attendrai l'appel. Aussi rien ne sert de faire surveiller l'endroit.

Au contraire cela pourrait avoir de bien mauvaises répercussions sur la santé de M^{lle} Bouché.

Donc, dites au Domino de m'appeler à l'heure dite, car je lui ferai alors donner les dernières instructions concernant notre rencontre.

Ajoutez que dans le cas où il tenterait la moindre chose pour notifier la police ou qui que ce soit, c'est M^{lle} Bouché qui en souffrira.

En pareille occurrence, vous et votre ami, recevriez la jeune fille, par morceaux, au taux de deux par jour, en commençant par les doigts, puis les orteils. Ensuite les bras etc.

Vous êtes assez intelligent pour savoir que je ne blague pas. Je n'aurais pas d'affaire à le faire, car je suis actuellement le plus fort.

Donc si vous voulez revoir M^{lle} Bouché en vie et complète,

À bon entendeur, Salut.

Raoul Riva.

*

Après cette lecture Simon Antoine resta

silencieux.

Ce fut Benoît Augé qui parla le premier.

– Pensez-vous que le type a réellement mis la main sur Marthe ? demanda-t-il.

– Ça m'en a tout l'air. De toute façon, il n'y a pas de chances à prendre.

– Que voulez-vous dire ?

– Je vais me rendre au rendez-vous, ce soir.

– Mais vous savez bien que vous n'en reviendrez pas vivant.

– Ça, c'est une autre affaire.

– On va vous faire venir dans un endroit désert et une volée de balles aura alors tôt fait de disposer de vous.

– On ne sait jamais. Peut-être le type a-t-il besoin de certains renseignements.

– Mais Marthe ?

– C'est la seule chose à faire pour l'aider.

– Pensez-vous réellement qu'on la remettra en liberté ?

– Je n'en suis pas certain naturellement. Même je pense qu'on n'en fera rien. Mais j'ai ainsi une chance d'être emmené à l'endroit où elle se trouve et de l'aider.

– Et êtes-vous certain qu'elle n'est pas morte à l'heure qu'il est ?

– Je pense qu'elle est vivante, car on aura pris la précaution de pouvoir me donner cette preuve, si on veut absolument me rencontrer.

– D'après moi cette rencontre signifie ni plus ni moins que votre mort.

– J'ai passé dans des endroits bien dangereux déjà et je vis encore cependant.

– Je vous souhaite bonne chance. Mais pensez-vous réellement qu'on ferait ce qu'on vous a écrit à son sujet si vous retardiez de vous présenter ?

– Je le crains.

– Ce type-là est donc bien audacieux ?

– Il est très intelligent.

– Je le crois en effet, car de la façon dont il a

disparu hier soir, il faut qu'il soit habile.

– Ce n'était peut-être pas aussi difficile que cela.

– Il a toujours bien commis un meurtre et soudainement s'est évanoui de façon à devenir absolument invisible.

– Sais-tu une chose, Benoît ? La meilleure façon de disparaître d'une maison gardée, c'est de ne pas y entrer.

– Mais Riva était là ?

– Je ne crois pas.

– Mais on a même pris ses empreintes digitales...

– Cela ne veut rien dire.

– Alors nous avons affaire à un super-criminel ?

– Je le crois.

– Ainsi il n'aurait pas été là et aurait donné l'impression que c'était lui le meurtrier ?

– Absolument.

– Mais comment expliquez-vous cela ?

– Je t'en reparlerai plus tard.

Comme les deux hommes n'avaient plus rien à se dire, Benoît Augé retourna au journal, tandis que Simon Antoine faisait un bout de toilette pour aller prendre son lunch au Club Saint-Denis, où il mangeait la plupart du temps.

IV

La mort frappe encore

En sortant de la salle à dîner, Simon Antoine décida de fumer un cigare dans un salon en parcourant les journaux du matin afin de se renseigner sur ce qu'on disait de l'affaire de la veille.

Peu après qu'il se fut installé dans un confortable fauteuil, le Chef de la Sûreté fit son apparition.

Il paraissait fatigué et nerveux.

En apercevant son ami Antoine, il s'arrêta pour le saluer.

Le jeune homme releva la tête et profita de l'occasion pour lui demander s'il y avait du nouveau.

— Ne m'en parlez pas, dit le Directeur, j'arrive

justement de visiter le bureau de Polock où son secrétaire a été trouvé assassiné ce matin même.

— Tiens, c'est donc qu'on en voulait sérieusement à ce type.

— Vous savez la raison du meurtre probablement ?

— On accusait Polock de faire du chantage.

— C'est cela en effet. Et maintenant il n'y a plus de doutes à ce sujet.

— Comment ça ?

— J'ai recueilli un faisceau de preuves concluantes.

— Avez-vous le temps de me parler de cela ? Vous savez que ces affaires me passionnent. Et maintenant que j'ai assisté au début hier soir, je vous avoue que je suis réellement intéressé.

Le Chef s'assit en affirmant qu'il avait besoin de se reposer et que de parler de cet imbroglio pourrait peut-être coordonner ses idées dans un sens qui l'amènerait à une conclusion.

— C'est dans le bureau de Polock que vous

- avez trouvé son secrétaire mort, je suppose ?
- Justement. C'est une sténographe en arrivant ce matin qui a fait la découverte.
- Comment est-il mort ?
- Un coup de poignard dans le cœur, tout comme dans le cas de Polock.
- Le même homme probablement ?
- Aucun doute là-dessus. Il y avait même des empreintes sanglantes, non loin du cadavre.
- Et ces empreintes digitales... ?
- Celles de Raoul Riva.
- Vous ne me dites pas ?
- Aucun doute.
- Avez-vous pris des informations sur le type ?
- Oui. Mais il nous avait menti hier soir. Rien ne correspond à ce qu'il nous avait dit.
- Vous avez bien failli mettre la main dessus. Dire qu'il était tout près de vous...
- J'aurais bien dû...

– Vous ne pouvez vous faire de reproches. Qui aurait su dans le temps ?

– Ça ne fait rien. Quand je pense que je lui ai parlé et que je n'ai pas alors eu le moindre soupçon.

– Je suppose qu'on cherchait quelque chose dans le bureau de Polock et que c'est pour cela qu'on a tué son secrétaire ?

– Le coffre-fort était ouvert et il ne contenait presque plus rien.

– Tous les documents et photographies qu'il possédait sur tellement de gens qu'il faisait chanter doivent alors être disparus ?

– Justement. La majorité de ces documents.

– Il en restait donc ?

– Il y avait une lettre du dénommé Riva et un petit morceau de papier sur lequel on voit encore le nom de Clément Desrochers.

– Rien d'autre ?

– Non.

– Alors Riva a fait cela pour continuer le

chantage de Polock probablement ?

– C'est en plein ça.

– La situation générale ne se trouve donc pas améliorée ?

– Loin de là. Polock n'avait pas l'air d'un tueur, mais il n'en sera pas ainsi de Riva. J'ai bien peur que pour effrayer ses victimes, il n'aille jusqu'à en faire mourir quelques-unes.

– Ce sera donc un règne de terreur.

– Ni plus ni moins.

À ce moment un chasseur du Club vint avertir le Directeur de la Sûreté qu'il était demandé au téléphone et que c'était urgent.

– Je parierais, dit-il en quittant Simon Antoine, qu'il s'agit de quelque autre complication.

– Vous en avez pourtant assez comme cela.

*

C'était en effet un rebondissement de l'affaire

Polock.

Charles Gaulin, un des invités de Polock, la veille au soir venait d'être trouvé assassiné dans son appartement à l'hôtel LaSalle.

— Venez-vous avec moi ? demanda le Chef à Simon Antoine.

Le jeune homme s'arrangea pour ne pas laisser voir son anxiété et répondit posément :

— Si je ne vous embarrasse pas...

— Mais pas du tout. Au contraire.

Ils montèrent donc dans l'automobile du Chef et filèrent à toute vitesse dans la direction de l'hôtel.

Il y avait des policiers sur les lieux, mais le corps n'avait pas été dérangé.

— Voyez, dit le Chef aussitôt, en l'apercevant, encore un coup de poignard au cœur !

— Le même assassin sans aucun doute, admit Simon Antoine.

Il s'éloigna du corps pour jeter un regard dans les environs de la pièce.

Sur une petite table, il y avait des empreintes de doigts, couleur sang.

Un expert du bureau d'identification déclara après un examen sommaire qu'il s'agissait encore des empreintes digitales de Riva.

La première personne que le Directeur de la Sûreté questionna, fut la téléphoniste.

— Savez-vous, mademoiselle, si monsieur Gaulin a reçu des visiteurs récemment ?

— Je ne me rappelle que d'une personne. D'ailleurs il ne peut y en avoir d'autres car j'aurais pris une note à cet effet.

— Vous prenez note de toutes les personnes qui demandent à voir vos pensionnaires ?

— Cela dépend. Quand quelqu'un me demande de les annoncer, j'écris immédiatement son nom sur un bloc-notes, je cherche le numéro de la chambre, puis je téléphone le message. Alors je donne la réponse au visiteur.

— Et il n'y a qu'une personne qui soit venue rendre visite à monsieur Gaulin aujourd'hui ?

— Je n'ai que le nom que d'une seule personne.

– Qui est-ce ?

– Monsieur Clément Desrochers.

Le Directeur regarda son ami Antoine avec un air entendu.

Puis il demanda encore :

– Y a-t-il longtemps de cela ?

– À peu près une demi-heure.

La jeune téléphoniste fut renvoyée à son ouvrage, tandis que le Chef fit venir le garçon d'ascenseur.

– Avez-vous conduit un visiteur à l'étage de monsieur Gaulin récemment ?

– Un monsieur m'a en effet demandé le numéro de la chambre de monsieur Gaulin il n'y a pas très longtemps.

– Qu'avait-il l'air ?

Le jeune homme décrivit alors exactement monsieur Desrochers.

Ce n'était pas très difficile d'ailleurs, car ce dernier avait les cheveux roux et il boitait de la jambe droite.

– Est-il resté longtemps chez monsieur Gaulin ? demanda encore le Chef.

– Au contraire. J'étais monté plus haut, après l'avoir déposé sur l'étage de monsieur Gaulin, et en revenant j'ai repris le même visiteur.

– Vous a-t-il parlé alors ?

– Non.

– N'avez-vous rien remarqué de spécial ?

– Il avait l'air très nerveux.

– Plus qu'à l'arrivée ?

– Il y avait une très grande différence.

– Merci.

S'adressant alors à Simon Antoine, le Directeur de la Sûreté déclara :

– Je crois que l'affaire est absolument claire maintenant.

– Que voulez-vous dire ?

– Mais, vous ne voyez donc pas ? C'est Desrochers qui a commis les trois meurtres. Les deux premiers nous ont embêtés, mais il s'est

vendu lors de son troisième.

– Je me le demande...

– Il me semble pourtant que ce que nous venons d'entendre est assez explicite.

– Comment expliquerez-vous les empreintes digitales trouvées sur la scène des trois crimes ?

– Vous voulez dire qu'elle diffère de celles que nous avons prises hier soir de Clément Desrochers ?

– Si je ne me trompe, c'est bien le cas.

– Oui. Mais il ne faut pas oublier que là est la pierre d'achoppement. Riva n'est qu'un nom probablement. L'assassin avait dû se déguiser ou du moins s'arranger pour changer ses empreintes digitales...

– Je ne trouve pas la chose aussi claire que vous, Chef. Cependant vous comprenez que je ne connais pas grand-chose là-dedans.

– Je n'hésiterai certainement pas à faire émettre un mandat contre Desrochers.

– Vous avez probablement raison.

Le Chef interrompit alors sa conversation pour donner l'ordre à un constable d'aller chercher un mandat et de conduire Desrochers à son bureau immédiatement.

Par acquit de conscience il fit ensuite demander le portier de l'hôtel afin de le questionner sur les personnes qui avaient pu attirer son attention à la porte d'entrée ou de sortie.

C'est ainsi que le portier déclara qu'un constable de la Cité avait passé une bonne heure dans les environs, juste avant la découverte du crime.

Le constable fut ensuite appelé à son tour.

Il se rappelait avoir vu entrer et sortir un homme qui boitait et qui avait les cheveux roux.

Il avait également remarqué que le type était très nerveux en sortant de l'hôtel.

— Vous n'avez rien aperçu d'autre ? demanda encore le Chef.

— Non, monsieur.

Ce fut alors que Simon Antoine, qui se tenait

auprès de son ami, se permit une question :

– Vous n’auriez pas vu par hasard, demanda-t-il à son tour, dans les environs, un certain jeune homme blond qui portait toute sa barbe ?

– Certainement, monsieur.

Le Chef faillit tomber de son haut.

Il reprit vivement :

– Quand cela ?

– Quelques minutes avant que je n’ait remarqué l’homme roux qui boitait.

– Il sortait également de l’hôtel, je suppose ?

– Je ne crois pas. Il avait plutôt l’air de vouloir entrer.

– Où était-il ?

– Juste sur les premières marches quand il m’aperçut et se tourna vers moi pour me demander un renseignement.

– Quoi donc ?

– Il cherchait un établissement de Bains Turcs. Je savais que cet établissement se trouvait à

quelques portes plus bas, sur la rue Drummond et je l'ai renseigné.

— Est-il entré quand même dans l'hôtel ?

— Non. Il a rebroussé chemin et s'est dirigé vers l'endroit que je lui avais indiqué.

— Vous êtes certain que le type ne venait pas de l'hôtel ?

— Je ne crois pas. D'après moi, il allait entrer, croyant que les Bains Turcs étaient dans l'hôtel même et quand il m'a vu, il s'est informé.

Le Directeur regarda alors le constable, puis lui demanda encore :

— Avez-vous une circulaire dans votre poche au sujet d'un certain Raoul Riva ?

— Certainement, Chef, et je vous assure que je garde l'œil ouvert.

— Vous gardez l'œil ouvert... ? Depuis combien de temps êtes-vous dans la police ?

— Trois ans, Chef, et je n'ai pas encore une mauvaise note à mon dossier.

Le type pensait probablement que le Directeur

allait le féliciter des renseignements qu'il venait de fournir et déjà il tournait des yeux heureux, quand le Chef de la Sûreté lui déclara :

— Faites-vous remplacer immédiatement sur votre quart et allez vous mettre aux arrêts, au Poste numéro 1.

Comme l'autre ne paraissait pas comprendre, le Chef expliqua :

— Cet homme blond, barbu, que vous avez si obligéamment renseigné, est exactement Raoul Riva, que toute la police de la Province de Québec recherche depuis la nuit dernière. Vous parlez avec lui et ne pensez pas un moment à avoir le moindre soupçon.

Il va sans dire que le constable n'était plus du tout heureux de la situation.

Il salua cependant et partit se conformer aux ordres qu'il venait de recevoir.

Après avoir laissé échapper quelques exclamations d'impatience et de dépit, le Directeur se tourna vers Simon Antoine, pour dire :

- Nous avions notre fameux Riva sous la main, et nous l'avons laissé échapper bêtement.
- C'est bien mon idée, moi aussi.
- Mais pourquoi était-il ici ? Je me le demande. Il doit pourtant savoir que nous le recherchons activement.
- Il est sans doute venu tuer Gaulin.
- Mais ce ne serait pas Desrochers alors ?
- Je n'ai jamais pensé que ce pût être lui.
- Vraiment ?
- Ce ne peut être autre que Riva. Il n'aurait pas pris le risque de se montrer s'il n'avait eu quelque chose de très important à faire.
- Cela a bien du bon sens. Mais pourquoi en aurait-il voulu à Gaulin ?
- Gaulin était au nombre des invités de Polock, hier soir.
- Et puis ?
- Peut-être a-t-il pensé que Gaulin savait quelque chose sur ses agissements.

— Mais Riva ne s'est pas bien caché, il me semble. Même aujourd'hui pour ses deux autres meurtres, il a pris soin de laisser des empreintes digitales assez claires pour qu'il n'ait aucun doute sur lui ?

— Mais comment expliquez-vous la disparition de Riva, hier soir ?

— Je crois maintenant qu'il portait le déguisement de quelqu'un d'autre. Ou plutôt c'est un autre invité qui s'est déguisé de façon à représenter Riva.

— Je vous crois. C'est exactement mon opinion. Il se serait donc arrangé pour laisser des empreintes différentes de ses véritables ; et le tour était joué.

— Mais que dites-vous de Sloan qui a joué au billard avec lui ?

— Sloan se serait laissé prendre lui aussi.

— Alors Gaulin aurait pu avoir connaissance du fait que Riva n'était qu'un déguisement...

— Et c'est cela qui lui aurait valu de devenir une victime du fameux criminel ?

– Ni plus ni moins.

Le Chef proposa alors d'aller questionner Desrochers.

Il commençait à avoir peur d'avoir fait une erreur et il ne tenait pas à se faire blâmer pour avoir fait arrêter un homme aussi important que Clément Desrochers.

*

Les deux amis descendirent donc au bureau du Directeur.

Le suspect était déjà rendu et attendait l'entrevue avec le Chef.

Il n'était pas de bonne humeur naturellement et aussitôt qu'il l'aperçut, demanda :

– Quelle était l'idée, monsieur, de faire émettre un mandat contre moi pour meurtre ?

– C'est au sujet de la mort de Charles Gaulin.

– Je n'ai pas tué Gaulin et personne d'ailleurs, je vous assure que vous aurez affaire à moi,

quand je serai remis en liberté.

— Vous allez toujours bien passer à mon bureau répondre à quelques questions.

— Je ne refuse pas de répondre à vos questions et j'ai toujours été prêt à collaborer avec la police. Seulement je ne tolérerai pas qu'on émette des mandats contre moi à propos de rien.

— N'avez-vous pas été la dernière personne à voir monsieur Gaulin vivant ?

— Non, monsieur.

— Comment expliquez-vous cela alors ? N'êtes-vous pas allé à l'hôtel La Salle où il demeurait cet après-midi même ?

— Je ne le nie pas. D'ailleurs vous avez dû remarquer que je ne me cachais pas. J'ai donné mon nom à la téléphoniste pour me faire annoncer et ai agi ouvertement dans cette affaire.

— Pourquoi alliez-vous là.

— Parce que monsieur Gaulin voulait me voir.

— À quel sujet ?

— Il m'avait fait demander par la téléphoniste

de l'hôtel. Mais je ne savais pas pourquoi.

– Cela ne vous a pas intrigué ?

– Pas du tout. Je connaissais Gaulin depuis longtemps. J'ai même été en affaires avec lui. Je n'étais pas chez moi quand il a fait appeler, mais mon domestique m'a dit qu'une jeune fille avait appelé pour me dire d'aller chez monsieur Gaulin aussitôt que possible. Je me suis donc rendu.

– Et lui avez-vous parlé ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il était mort quand je suis arrivé chez lui.

– Cet après-midi ?

– Justement.

– Comment êtes-vous entré alors ?

– J'ai sonné à sa porte. Comme je n'obtenais pas de réponse, j'ai pensé qu'il pouvait être alors dans sa chambre de toilette et ai ouvert la porte qui n'était pas fermée à clef.

– Était-il seul alors ?

– Oui. Et bien mort. Un poignard dans le cœur. Tout comme Polock hier soir.

– Vous n'avez pas pensé avertir la police de cela ?

– Sur le moment j'ai été très désorienté, je vous l'avoue. J'ai alors décidé de descendre chez moi et de réfléchir à ce qui venait d'arriver.

– On avertit toujours la Sûreté dans un cas pareil.

– C'est ce que j'ai fait quelques minutes plus tard. J'ai appelé votre bureau et comme vous n'étiez pas là, j'ai laissé mon nom et mon numéro de téléphone pour que vous me rappeliez aussitôt entré.

Le Chef vérifia avec son secrétaire et celui-ci confirma l'appel de Clément Desrochers.

Il n'y avait donc plus rien à faire que de remettre le type en liberté, avec force excuses.

V

Danger

Dans une petite maison à deux étages, le long du fleuve, à la Pointe aux Trembles, deux hommes à l'allure rébarbative, jouaient aux cartes, tout en discutant.

— Je me demande, disait l'un, pourquoi on nous fait garder cette jeune fille. Ce ne sont pas des « jobs » comme cela que je suis habitué à faire...

— Moi, non plus. Je t'assure que ça m'intéresse plus ou moins.

— Mais enfin on est payé pour cela. On ne peut toujours bien pas trop critiquer.

— Quant à ça, on peut dire que la paye en vaut la peine.

Leur attention fut alors attirée par un certain

grattement à la porte.

- Qui est là ? demanda l'un des deux hommes.
- Clay, fit une voix abasourdie.

L'un des hommes se leva et alla ouvrir la porte.

John Clay, le promoteur, fit alors son entrée.

- Tout va bien ? lui demanda-t-on.
- Je viens de parler au Domino Noir. Il sera à peu près en face de l'ancien Parc Dominion, ce soir à huit heures juste.
- Nous y serons aussi, répondit l'autre en regardant son compagnon.
- Et la fille ?
- Toujours bien tranquille. Nous parlions justement d'elle. Je commence à en être ennuyé. Je ne suis pas habitué à servir de chaperon aux jeunes filles.
- Pourquoi pas vous en débarrasser alors ?
- Que veux-tu dire ? La tuer ?
- À quoi peut-elle bien servir ?

– C'est bien ce que je pensais. Mais le Boss veut absolument la garder vivante pendant quelques temps encore.

– Il prend trop de chance pour rien.

– C'est bien ce que je lui ai dit déjà, mais il ne veut rien entendre.

– J'ai bien envie de lui faire son affaire moi-même alors.

– Non. Nous avons des ordres.

– O.K. alors.

– Tu vas donc prendre notre place pendant que nous allons cueillir l'autre ?

– L'auto est en bas. Voici les clefs.

*

Les deux bandits dont l'un s'appelait Ned Machin et l'autre Fred Mergler, sortirent à leur tour pour monter dans une grande limousine noire qui était stationnée sur la rue en face de la maison.

Ils revinrent sur leurs pas pour croiser lentement près de l'ancien Parc.

Ils ne furent pas longs à apercevoir un homme qui marchait seul sur le trottoir et en ayant l'air de faire une simple promenade.

L'auto s'arrêta pour déposer Mergler, qui s'en vint alors à la rencontre du promeneur solitaire.

Il regarda autour de lui et comme il n'y avait personne d'autre dans les environs il croisa l'inconnu, mais revint aussitôt sur ses pas.

Il plaqua son revolver dans le dos du promeneur, puis dit :

— Vous attendiez quelqu'un ici ?

— Justement. Et d'après votre façon d'agir, je suis certain que vous êtes mon homme.

— Vous ne rirez pas tout à l'heure, l'ami, dit alors Mergler.

— Où allons-nous ?

— Il y a une auto tout près. Montons et allons voir le Boss.

Le Domino Noir comprit que les bandits

n'avaient pas pour mission de le tuer immédiatement.

Il monta dans l'auto et s'assit sur le siège arrière, suivi par Mergler qui le couvrait toujours de son arme.

— En route, fit-il à l'adresse de son compagnon.

Le Domino ne paraissait pas ému, malgré la menace constante du revolver.

Il questionna même d'une voix assurée :

— Allons-nous loin ?

— Pour le moment dans une agréable petite maison où se trouve une de vos connaissances.

— M^{lle} Bouché, je suppose ?

— Il me semble que c'est cela en effet.

— J'ai bien hâte de voir votre Riva.

— Ce ne sera pas long. Ne craignez pas.

— Et il va remettre la jeune fille en liberté aussitôt que je serai en sa présence, je suppose... ?

— Vous avez donc cru cela ? Vous êtes plus naïf que je ne l'aurais pensé.

— C'était l'arrangement pourtant.

— L'arrangement. Je vais vous dire ce qu'il en est. Ce sera une belle petite boîte de ciment et un petit plongeon dans le fleuve.

— Cela ne vous empêchera pas de rendre la liberté à votre prisonnière qui ne vous a réellement rien fait ?

— Je crois bien que nous allons avoir assez de ciment pour deux, l'ami.

Le Domino Noir cessa de questionner, tandis que les deux bandits continuaient à discuter de la façon dont on se débarrasserait de la jeune fille et de lui-même.

*

Une fois rendus à la maison de la Pointe Aux Trembles, Mergler ordonna à son prisonnier de descendre et il le suivit, en le tenant toujours en

respect avec son arme.

Au signal convenu, John Clay ouvrit la porte pour faire entrer le trio.

– Est-il arrivé ? demanda Mergler.

– Non, mais il vient de téléphoner. Il sera ici dans quelques minutes.

– Qu'il se dépêche, car j'ai hâte d'en finir avec eux deux. Je n'aime pas ces tâtonnements.

Ned Machin intervint à son tour pour dire :

– Tout est prêt dans tous les cas. Le ciment et les chaudières sont dans la cuisine d'été.

Les trois bandits regardèrent leur nouveau captif avec des airs moqueurs.

Lui cependant ne disait rien et avait l'air plongé dans de profondes méditations.

Il n'avait pas encore entendu parler de Marthe Bouché et se demandait si, malgré ce qu'il avait appris dans la machine, elle était bien encore vivante.

Ce fut sur ces entrefaites qu'un nouveau personnage fit son entrée.

Il était très blond et portait toute sa barbe.

Il ne salua pas ses acolytes et se contenta d'envisager le Domino Noir.

Pour la circonstance cependant, Simon Antoine avait eu le soin de recouvrir sa figure d'un certain déguisement, qui empêchait qu'on le reconnut.

L'homme à la barbe, ou plutôt Raoul Riva, le contemplait attentivement :

— Je suis par mal certain de vous connaître, dit-il, d'ailleurs nous verrons cela tout à l'heure. Pour le moment je ne prends pas de chances avec vous.

— Vous avez donc bien peur ? reprit le Domino en le regardant fixement.

— Je suis prudent. Voilà tout ! D'ailleurs peu de gens peuvent s'être vantés d'avoir eu le fameux Domino Noir en leur pouvoir...

— Vous me paraissiez bien certain de votre affaire... ?

— Naturellement. D'ailleurs ce ne sera pas long.

- Que voulez-vous dire par là ?
- Vous savez ce qui vous attend, n'est-ce pas ?
- Le ciment... ?
- Mes amis que voilà vous ont donc fait des confidences ? À moins que vous ne préféreriez autre ? Je suis assez aimable pour vous laisser un choix, pourvu que cela me convienne aussi et ne dérange pas mes plans.
- C'est trop de bonté. Mais je me demande si vous ne présumez pas quelque peu de l'avenir.

Riva jeta un coup d'œil à Mergler qui tenait toujours son revolver dans la direction du Domino.

– Ne le perds pas un seul instant de vue, Mergler, dit-il. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit ici d'un des plus fameux policiers que la terre a jamais porté.

– C'est trop d'honneur que vous me faites là. Riva, concéda le Domino Noir.

– Je reconnais votre mérite, Domino. C'est pourquoi d'ailleurs vous m'avez intéressé.

– Merci.

– J'ajouterais même que si vous ne vous étiez pas mêlé de ce qui ne vous regardait pas, je ne me serais pas occupé de vous. Mais l'idée d'envoyer cette jeune fille se mettre le nez dans mes affaires, c'était ni plus ni moins que signer votre arrêt de mort.

– Je ne vois pas ce que vous pouvez avoir contre Marthe Bouché ?

– Elle est votre assistante et cela suffit pour que je l'efface elle aussi.

– Vous m'aviez pourtant promis de l'épargner si je me rendais ici... ?

– Ce n'est pas exact. J'ai dit que je vous la ferais parvenir par morceaux, si vous ne vous rendiez pas à mon invitation, mais je n'ai jamais dit qu'elle continuerait à vivre après s'être mêlé de mes affaires.

– Elle est donc vivante encore ?

– Oui, mais pas pour longtemps.

– Je ne vois pas quel crime elle a commis...

– Le même que Polock. Elle s'est mêlé de ce qui ne la regardait pas.

– Et qu'est-ce que Polock vous avait fait ?

– Vous croyez peut-être me faire parler, Domino. Soyez assuré que je ne parle que lorsque je veux le faire. J'étais cependant pour vous renseigner là-dessus. Il s'est imaginé me faire chanter, moi aussi. Mais je ne me chauffe pas du même bois que ses autres victimes.

– Vous me paraissiez pourtant avoir une conscience tranquille. Je ne vois pas...

– Depuis que j'avais commencé à faire affaires avec John Clay, Polock est devenu jaloux de notre succès et a voulu avoir sa part. Vous voyez comment je traite les curieux...

– Et naturellement vous avez décidé par la suite de reprendre à votre compte le petit commerce de Polock. C'est pour cela que vous avez tué son secrétaire ?

Raoul Riva prit un air fâché pour répondre brusquement :

– Cela ne vous regarde pas.

Pendant ce temps-là les deux bandits et John Clay se regardaient avec des yeux inquisiteurs.

Le Domino Noir comprit immédiatement que les associés de Riva n'étaient pas au courant de ce qu'avait décidé de faire leur chef.

Ils avaient l'air de penser qu'ils étaient maintenant trichés et un certain ressentiment commença à se faire jour dans leurs figures.

Le Domino était trop habile pour ne pas voir tout cela et résolut de tirer parti de l'opportunité.

Il ne témoigna d'aucun sentiment cependant et continuant sa conversation avec Riva, dit :

— Je comprends que vous avez tué Charles Gaulin parce que vous craigniez qu'il n'ait découvert votre supercherie d'hier soir. Mais pour le secrétaire de Polock, ce n'était pas la même chose. Vous vouliez vous emparer seul d'un commerce de chantage payant.

— On dirait que vous ne réalisez pas, Domino, que vous êtes à l'article de la mort...

— Ce n'est pas si certain que cela.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne seriez pas capable de mettre votre plan à exécution seul. Et je sais maintenant que vous avez triché vos collaborateurs qu'ils n'ont plus le même enthousiasme pour vous seconder et être abusés encore une fois.

On voyait que Riva n'aimait plus le tour que prenait la conversation.

Il ordonna brusquement à Mergler et à Clay d'aller chercher ce qu'il fallait pour le bain de ciment.

Les deux hommes ne se dérangèrent même pas.

L'autre se fâcha rouge, mais Clay prit la parole, pendant que Megler tenait toujours son revolver braqué sur le Domino Noir.

— J'ai une question à poser, dit-il à Riva.

— Je ne réponds aux questions que lorsque je veux, Clay, dit-il, les yeux pleins de furie...

— Avant peut-être, mais maintenant, il y a du nouveau.

Voyant que les choses prenaient une tournure dangereuse, Riva s'adoucit pour suggérer :

– Nous devrions disposer de ce type et de la jeune fille. Nous discuterons après si vous voulez, vous autres.

– C'est tout de suite, rétorqua Clay.

– Alors... ?

– Vous nous avez menti au sujet des papiers compromettants que Polock gardait dans son coffre-fort.

– Comment ça ?

– Vous les avez.

– Vous allez croire ce type, je suppose ? reprit-il en indiquant le Domino Noir de la main.

– Il me paraît avoir du bon sens, sur la question du moins.

– Il ment pour vous en faire croire.

– Où sont les documents alors ?

– Je vous ai déjà dit qu'ils n'étaient pas là.

– C'est faux. D'ailleurs je n'ai rien dit, mais j'ai bien compris que vous vouliez vous accaparer du commerce de chantage de Polock. Ça ne marchera pas comme cela.

– Je voudrais bien voir.
– Nous allons voir en effet. Je veux les papiers immédiatement.
– Finissons-en avec eux et nous verrons ensuite.

– Je l'ai déjà dit : c'est tout de suite.

Se tournant alors vers les deux autres bandits, il questionna :

– Est-ce bien ? C'est tout de suite, n'est-ce pas ?

– Naturellement, furent les deux réponses unanimes.

– Il ne manquait plus que cela, dit Riva. Nous avons la plus belle opportunité de nous débarrasser du plus dangereux ennemi et nous ne pensons qu'à nous chicaner...

– J'aime les choses claires, moi, déclara Clay. Nous allons discuter de l'affaire des papiers de Polock et ensuite nous finirons l'autre chose.

– Puisque je vous dis que je ne les ai pas.

Clay consulta du regard ses deux acolytes,

puis intima à Riva :

— Dans deux minutes, si je n'ai pas de nouveau au sujet des papiers de Polock, nous en finissons avec vous, Riva. Et ce que je dis est la pure vérité. Nous ne sommes pas plus fous que d'autres. Avec nous il faut traiter sur une base d'honnêteté.

Le Domino Noir avait maintenant peine à se retenir.

Il réalisait la tension entre les deux clans et savait que cette querelle ne pouvait que tourner à son avantage.

Il n'attendait donc que le moment propice pour en profiter et faire tourner la situation en sa faveur.

Il savait que la haine qui s'allumait dans les yeux des bandits allait bientôt éclater d'une façon tangible et il n'en tenait qu'à lui d'être sur ses gardes.

Le moment suprême arriva plus tôt qu'il ne pensait.

Après la sommation de Clay, Riva avait fait un

geste comme pour se baisser, mais c'était en réalité pour porter la main dans sa poche et en tirer un revolver.

Mergler avait prévenu le geste et détournant son arme du Domino, il tira sur Riva sans attendre plus longtemps.

Celui-ci riposta pendant que le Domino s'aplatissait par terre.

Tout s'était fait aussi vite que la durée d'un éclair.

Mergler avait tiré trop vite, tandis que Riva avait eu le temps de viser assez pour ne pas manquer son agresseur.

Mais en même temps Clay avait appuyé sur le commutateur électrique.

Dans l'obscurité qui suivit immédiatement, ce fut un brouhaha indescriptible.

Il y eut encore des coups de feu, mais ils se déplaçaient et le Domino Noir qui avait une grande expérience des combats au revolver comprit ce que cela signifiait

Il avait également entendu tomber Mergler et

savait dès lors qu'il avait été touché.

Il se glissa donc habilement jusqu'à l'endroit où se trouvait le gangster et fut assez heureux pour mettre la main sur son arme.

Pendant ce temps-là un bruit de lutte se faisait entendre dans l'obscurité.

Mais en prêtant l'oreille attentivement, le Domino Noir s'aperçut le premier qu'il n'y avait plus que deux personnes qui luttaient entre elles.

Observateur par expérience, il avait remarqué l'exacte disposition des lieux en entrant dans la pièce.

Il savait donc où se trouvait exactement le commutateur.

Une fois rendu en dessous, il se releva et revolver au poing, il fit de la lumière.

Les deux lutteurs s'arrêtèrent surpris.

C'étaient John Clay et Ned Machin.

Quant à Raoul Riva il avait complètement disparu.

L'étonnement des deux autres fut tellement

grand qu'ils ne pensèrent même pas à faire la moindre tentative pour prendre leurs armes.

Ils levèrent les bras, résignés à leur sort.

La fenêtre de la pièce était ouverte et le Domino Noir comprit par où Riva s'était enfui.

Il n'eut pas le temps de parler cependant que des bruits de pas se firent entendre sur le perron.

– Qui va là ? demanda-t-il aussitôt.

– C'est moi, Augé.

Le Domino avait aussitôt reconnu la voix et ouvrit la porte, tout en gardant ses prisonniers en joue.

– Que viens-tu faire ici ? demanda le Domino.

– J'étais inquiet et vous ai suivi de loin, tout à l'heure.

– Je t'avais pourtant dit de rester au journal, que j'aurais peut-être besoin de toi.

– Je n'ai pas pu résister. J'ai eu tellement peur dans les circonstances que vous auriez le dessous.

– Est-ce que je l'ai jamais eu ?

— Je conviens bien que non. D'ailleurs vous contrôlez parfaitement la situation.

— Maintenant que tu es ici, tu peux bien aller délivrer Marthe. Elle est dans une autre pièce de la maison.

Le jeune journaliste ne se le fit pas dire deux fois.

Il partit en vitesse et cinq minutes plus tard revenait avec la jeune fille, déjà remise de ses émotions.

— Je vous entendais, dit-elle, de la pièce voisine où j'étais retenue captive et bâillonnée.

— Tu n'avais pas peur, j'espère, Marthe ?

Elle fixa sur lui ses yeux pleins d'admiration pour avouer :

— J'avais confiance, Simon. Je savais que nous gagnerions.

— C'est bien ça, Marthe. Tu es meilleure que Benoît.

Celui-ci ne releva pas l'insinuation, mais ajouta :

– J'avais également averti la police et elle doit être sur le point d'arriver.

– Je me sauve alors. J'ai d'ailleurs une autre mission à accomplir. Il y a encore un membre de l'organisation à pincer. Il vient justement de s'enfuir.

– Voulez-vous que je me charge des deux types en attendant ? demanda Benoît Augé.

– C'est ça. Tu diras à la police de se rendre au Monument National où l'on joue le « Roi se meurt ».

– Est-ce là qu'est le fameux bandit barbu ?

– Justement. Vous aurez là les dernières preuves de sa culpabilité.

– Je vais envoyer la police aussitôt qu'elle arrivera.

– Arrange-toi plutôt pour qu'elle n'arrive pas avant une demi-heure.

– Très bien.

S'adressant alors à Marthe Bouché, le Domino demanda :

— Tu dois en avoir assez entendu pour savoir que Riva est le véritable auteur des trois meurtres au couteau ?

— J'ai tout entendu. Je suis prête à témoigner en Cour à cet effet.

*

Raoul Riva avait dû venir avec sa propre voiture, car la grande limousine noire qui avait emmené le Domino Noir à la maison de la Pointe aux Trembles était encore là.

Les clés pendaient dans la serrure du tablier des commandes.

Faisant rapidement le chemin jusqu'au Monument National, le Domino Noir s'arrangea pour pénétrer derrière la scène sans être vu.

Là il demanda à une figurante qui passait dans les coulisses où se trouvait la loge de Bruce Sloan et un moment plus tard frappait à la porte.

— Qui est là ? demanda la voix connue.

– Le Domino Noir.

– Entrez.

Si l'autre ne faisait pas plus d'objections, c'est qu'il s'attendait à cette visite et en même temps qu'il ne la redoutait pas.

Au lieu cependant de se montrer dans la porte, le Domino se contenta de la pousser du pied, tandis qu'il se rejetait de côté.

Il avait prévu juste.

Un coup de feu éclata et une balle siffla auprès de sa tête.

Mais Sloan fut tellement désappointé de ne voir personne devant lui, qu'il hésita un instant avant de tirer une deuxième fois.

Cette hésitation lui fut fatale.

Le Domino avait saisi l'avantage en un éclair et il était déjà sur l'acteur avant qu'il n'ait pu tirer de nouveau.

La lutte ne fut pas longue et quand le policier de l'établissement arriva, Bruce Sloan était déjà mis hors de combat.

Le Domino n'avait pas encore eu le temps de commencer une explication que le Chef de la Sûreté arriva avec Benoît Augé et Marthe Bouché.

Dans la confusion qui suivit le Domino tira Augé de côté et lui glissa à l'oreille :

– Dis au chef de prendre les empreintes digitales de Sloan normalement et ensuite de les reprendre après avoir enduit les doigts de beaucoup d'encre.

Quand l'ordre se fut rétabli, le Directeur chercha vainement l'agresseur de Sloan et ne le trouvant pas, demanda à Benoît Augé :

– Où se trouve donc votre ami, le Domino Noir ? Car je suis certain cette fois que je l'ai vu ici.

Il est parti, répondit le journaliste, en dissimulant un sourire entendu à l'adresse de Marthe Bouché.

– J'aurais au moins aimé le questionner au sujet de ses agissements.

– Il m'a laissé un message pour vous.

Il s'expliqua alors et on procéda aussitôt à l'expérience des empreintes digitales.

Et c'est ainsi qu'on trouva l'explication de la présence de Riva la veille au soir chez Polock.

Quand il avait fait prendre ses empreintes, il avait posé ses doigts trop fort sur le tampon de ouate qui contenait l'encre.

Il avait alors sorti son mouchoir pour essuyer le trop plein d'encre.

C'est ainsi qu'on avait obtenu des empreintes renversées.

Les traits qui s'étaient imprimés sur le papier, représentaient les cavités de ses empreintes et non le sommet des courants entre les cavités.

D'où deux sortes d'empreintes : l'intérieur des cavités et l'extérieur.

On fit alors le rapprochement et on trouva que les deux genres d'empreintes se superposaient exactement.

Cet ouvrage est le 681^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.